



**Syria**  
Archéologie, art et histoire

III | 2016  
Henri Seyrig (1895-1973)

---

## Henri Seyrig et les archéologues suisses en Syrie et au Liban : où la reconnaissance n'a pas été à la hauteur de la générosité

Rolf A. Stucky

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/syria/5321>

DOI : 10.4000/syria.5321

ISSN : 2076-8435

### Éditeur

IFPO - Institut français du Proche-Orient

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2016

Pagination : 251-265

ISBN : 978-2-35159-801-6

ISSN : 0039-7946

### Référence électronique

Rolf A. Stucky, « Henri Seyrig et les archéologues suisses en Syrie et au Liban : où la reconnaissance n'a pas été à la hauteur de la générosité », *Syria* [En ligne], III | 2016, mis en ligne le 01 juin 2018, consulté le 12 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/syria/5321> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/syria.5321>

---

## HENRI SEYRIG ET LES ARCHÉOLOGUES SUISSES EN SYRIE ET AU LIBAN : OÙ LA RECONNAISSANCE N'A PAS ÉTÉ À LA HAUTEUR DE LA GÉNÉROSITÉ \*

Rolf A. STUCKY

---

« Un bon administrateur n'est pas forcément un excellent scientifique et *vice versa* ; Henri Seyrig représente l'exception qui confirme la règle. »

La première phrase de ma contribution au catalogue de l'exposition *Das Grosse Spiel* de 2010 à Essen <sup>1</sup> pourrait se poursuivre par les mots suivants : « Henri Seyrig était le contraire d'un chercheur chauvin et colonialiste, il représentait ce qu'on appellerait en allemand le "Weltbürger" — le "citoyen du monde" ». Ainsi, on peut se demander pourquoi deux antiquisants suisses prennent la parole dans le cadre d'un colloque à la mémoire d'Henri Seyrig, et non pas des collègues du Liban, de la Syrie ou même des États-Unis où, par sa position de conseiller culturel, Seyrig a représenté la culture de la France de 1943 à 1945. Dans mon exposé, je tâcherai de donner une réponse — même à titre d'essai — à cette question légitime. La correspondance d'Henri Seyrig avec Marguerite van Berchem, Denis van Berchem et Herbert A. Cahn représente à cet effet ma source principale.

### HENRI SEYRIG ET LA SUISSE

Les liens entre Henri Seyrig et la Suisse étaient multiples. La proximité de Mulhouse, siège de la famille Seyrig, à la frontière suisse, en est une des raisons : c'est à Bâle que le jeune Henri eut ses premiers contacts avec la musique et la peinture : « Je suis content de vous savoir à Bâle & de trouver désormais en vous un lien avec une ville qui tient une très grande place dans ma vie, je dirais volontiers dans ma vie poétique. Je pense aux concerts de mon enfance, à ma première intelligence de Holbein & plus tard de Gauguin, — et surtt à ce Rhin formidable, pièce essentielle de mon armature sentimentale, & dont la première fleur naît à Bâle » écrit-il dans la lettre du 9 décembre 1956 à son ami et collègue Denis van Berchem.

Par son mariage avec Hermine de Saussure en 1930, Seyrig se lia aux grandes familles genevoises. Sa correspondance avec Marguerite van Berchem, instigatrice de la Fondation dédiée à la mémoire

\* Je remercie vivement Mme Antoinette Harri, Fondation Max van Berchem, Genève, de m'avoir procuré les scans de la correspondance entre Henri Seyrig et Marguerite van Berchem, Mme Louise Martin-van Berchem, Jussy, d'avoir généreusement mis à ma disposition les lettres écrites par Seyrig à son père Denis van Berchem et M. Jean David Cahn, Bâle, de m'avoir donné accès à la documentation des contacts entre son père Herbert A. Cahn et Henri Seyrig. Mme Anne Biemann et M. Patrick M. Michel m'ont très aimablement prêté la documentation des fouilles suisses au sanctuaire de Baalshamîn à Palmyre, conservée comme « Fonds Collart » à l'Institut d'archéologie et d'histoire ancienne de l'Université de Lausanne (<http://www.unil.ch/unimedia/page32147.html>). Sans l'aide de M. Pierre Ducrey, je n'aurais jamais eu accès à la correspondance entre Seyrig et les antiquisants suisses. J'exprime ma profonde reconnaissance à tous ceux qui m'ont aidé à retrouver les traces épistolaires d'Henri Seyrig. Mmes Françoise Bruschweiler, Genève, et Corinne Bonnet, Toulouse, ont eu la grande amabilité de corriger le français de mon texte ; M. Alain Pasquier, Paris, l'a relu sous l'aspect de l'archéologie. M. Laurent Gorgerat a amélioré les clichés des illustrations, aimablement mis à ma disposition par Mme Irène Schlumberger et M. Jean David Cahn, pour les présenter de la meilleure façon possible. M. Valentin Zellweger m'a fourni des précisions d'ordre juridique. Je les remercie tous très sincèrement de leur aide. Ces lignes sont dédiées aux trois mécènes suisses qui ont généreusement contribué au Colloque Henri Seyrig tout en gardant leur anonymat.

1. STUCKY 2008, p. 505.

de son père Max van Berchem, ainsi qu'avec Denis van Berchem, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Bâle puis à celle de Genève, en témoignent. Il félicitait celui-ci pour sa nomination à l'Université de Bâle par une lettre du 16 juillet 1956 :

« Quoi qu'il en soit, vous voilà dans une des plus belles chaires de l'Europe [...]. Les Bâlois étaient jadis un peu compassés, du moins ils me semblaient tels quand j'y allais dans mon enfance, mais je suppose que les bouleversements de l'Europe ont atténué ces caractères municipaux. En tout cas, pour ce qui est de la science & aussi de l'art jusqu'au plus moderne, il n'y a pas de public plus éclairé. Si je devais habiter l'Europe, c'est une des rares villes que je choisirais ».

Les liens familiaux de Seyrig avec la Suisse remontent au XIX<sup>e</sup> s. Ses arrière-grands-parents avaient habité le canton de Neuchâtel<sup>2</sup>. Suite au licenciement brusque d'Henri Seyrig par l'administration française<sup>3</sup>, le couple Seyrig choisit de s'installer à Neuchâtel. Dans une lettre du 4 septembre 1966 adressée à Denis van Berchem, Seyrig décrit la situation de la manière suivante :

« Nous avons acheté à Neuchâtel un agréable logement en deux appartements (l'un pour mes livres et l'autre pour nos personnes) avec la plus aimable vue du monde ».

Dans la lettre du 9 août 1966 adressée à Marguerite van Berchem, il indique comme adresse « 81, rue des Saars » et continue « [...] il y a deux jours le ministère m'a notifié qu'il ne souhaitait plus me voir ici [*scil.* à Beyrouth] après le 31 décembre. [...] Nous nous y préparions, Miette et moi, depuis quelques mois en acquérant à Neuchâtel un logement doué d'une superbe vue sur le lac (& même sur les Alpes pour ceux qui les aiment) », et dans une autre, envoyée de Beyrouth le 28 mai de l'année suivante, écrite donc après sa retraite :

« J'aime toujours ce pays [*scil.* le Liban], cette maison [*scil.* l'Institut français d'archéologie] & mon passé. Mais au fond, ma vie est là où sont mes épouse, livres & tableaux, & je n'ai la nostalgie que de Neuchâtel ».

C'était à l'université de cette ville que Seyrig accorda, à un prix favorable, le droit de préemption de sa bibliothèque<sup>4</sup>. Pour récupérer une partie de la mise de fonds, l'université a vendu les ouvrages qui étaient en double. Grâce à mon collègue athénien Denis Knoepfler, j'ai pu en acquérir quelques-uns — portant tous l'*ex libris* H<sup>i</sup> Seyrig.

Mais ce ne sont pas uniquement des aspects familiaux qui liaient Henri Seyrig à la Confédération helvétique. Successivement membre, puis secrétaire général de l'École française d'Athènes, Seyrig eut très tôt des contacts avec des archéologues suisses séjournant à Athènes comme membres étrangers de l'École.

Après son entrée en fonction comme directeur des Antiquités de la Syrie sous le Mandat français en 1929, Seyrig mit en route trois grands projets — plutôt de restructuration ou d'aménagement que de fouilles<sup>5</sup>. Au sanctuaire de Bêl à Palmyre et au Krak des Chevaliers, il fit évacuer les villageois qui s'étaient installés parmi les ruines après l'abandon de ces deux sites antique et médiéval, tandis qu'à Baalbek il continua les travaux de ses prédécesseurs. Il fit éliminer les dernières traces de la basilique théodosienne dont les murs couvraient une importante partie de la grande cour rectangulaire et même les marches donnant accès au podium du temple de Jupiter Héliopolitain. La basilique avait été construite partiellement avec du matériel réutilisé qui provenait de deux autels érigés en face du temple<sup>6</sup>. Il n'est

2. LE RIDER 1973, p. 169.

3. La blessure causée par le départ forcé de Beyrouth se manifeste dans plusieurs lettres d'Henri Seyrig.

4. Voir la contribution de Denis Knoepfler, dans ce volume.

5. Les activités de Seyrig pendant le Mandat ont été analysées par Ève Gran-Aymerich (GRAN-AYMERICH 1998, p. 402-408) et par Mathilde Gelin (GELIN 2002, p. 55-75 ; pour les travaux de terrain : p. 65-68).

6. SEYRIG 1937, p. 77 (= SEYRIG 1985, p. 65) : « [...] en 1930 [...] il fût décidé, après quelques hésitations, de démolir les restes de la basilique théodosienne qui occupaient le milieu de la grande cour. Ces restes étaient trop mutilés pour présenter un intérêt monumental ; ils avaient été très exactement relevés par la mission allemande ; ils rompaient entièrement l'unité de la grande cour : ces trois raisons parurent suffisantes pour conseiller leur démolition. Les travaux [...] durèrent jusqu'en 1935 ». Une étude récente du sanctuaire : VAN ESS *et al.* 1999. Dans le cadre d'un projet actuel, K. Hitzl publiera les sculptures trouvées dans les fouilles françaises de l'époque du Mandat.



Illustration 1. Betty Schlumberger, mère de Daniel Schlumberger, et Henri Seyrig à Baalbek, 21 avril 1930 © Coll. Irène Schlumberger, Strasbourg.

ici ni le lieu ni le moment de discuter de la pertinence de ces interventions ; dans des cas pareils, on procéderait aujourd'hui de façon plus subtile et l'on documenterait mieux les différentes étapes des travaux (ill. 1).

#### PAUL COLLART À BAALBEK

Nous voici au premier témoignage de générosité de Seyrig à l'égard d'un archéologue suisse : Seyrig invita le Genevois Paul Collart à participer en 1938, 1940 et 1953 à l'étude des blocs des deux autels de Baalbek. L'architecte français Paul Coupel, qui avait assisté à l'évacuation de la basilique, et Paul Collart présentèrent les résultats de leurs recherches communes dans deux publications : *L'autel monumental de Baalbek*, paru en 1951<sup>7</sup> et *Le petit autel de Baalbek*, paru en 1977<sup>8</sup>.

Les raisons qui amenèrent Seyrig à choisir précisément Collart pour cette tâche restent quelque peu obscures. Né en 1902, Collart avait été membre étranger de l'École française d'Athènes de 1926 à 1929. Entre 1930 et 1935, il dirigea les fouilles de la même École à Philippes ; les résultats des travaux de terrain lui servirent de base pour sa thèse genevoise soutenue en 1938 : *Philippes, ville de Macédoine depuis ses origines jusqu'à la fin de l'époque romaine*<sup>9</sup>. Du fait qu'un autre ancien membre étranger de l'École française d'Athènes, Waldemar Déonna, occupa pendant des décennies aussi bien la chaire d'archéologie classique à l'Université de Genève que le poste de conservateur des antiquités grecques et romaines au Musée d'art et d'histoire de cette ville, Collart se trouvait sans fonction correspondant à ses qualifications. Ce n'est qu'en 1946 qu'il devint professeur extraordinaire d'histoire ancienne et d'archéologie à l'Université de Lausanne et deux ans plus tard, finalement, à l'Université de Genève.

Seyrig et Collart se connaissaient donc d'Athènes. Jusqu'à son premier séjour à Baalbek en 1938, Collart n'avait rédigé aucune étude approfondie et détaillée d'architecture antique. C'est peut-être un sentiment de compassion qui poussa Seyrig à proposer au « chômeur » Collart cette collaboration au sanctuaire de Jupiter Héliopolitain.

7. COLLART & COUPEL 1951.

8. COLLART & COUPEL 1977.

9. COLLART 1937. La biographie de Paul Collart : DUCREY 1976, p. 7-8 ; BIELMANN 1987, p. 83-98.

Les voyages en Syrie permirent à Collart d'exercer simultanément sa nouvelle fonction de collaborateur à la Croix-Rouge internationale : en 1940, il visita le camp d'internés civils allemands de Mieħ-Mieħ, situé sur les hauteurs de Saïda. Dans la *Revue internationale de la Croix-Rouge*, il publia le rapport de son inspection<sup>10</sup> et illustra la situation des internés par quelques photos, dont les négatifs sont conservés comme « Fonds Collart » à l'Institut d'histoire ancienne et d'archéologie de l'Université de Lausanne. Qui reconnaîtrait aujourd'hui le beau paysage qu'offraient les terrasses de cultures descendant jusqu'à la mer, maintenant couvertes de lourdes et laides constructions en béton.

**HENRI SEYRIG, DIRECTEUR DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE À BEYROUTH  
ET DES MUSÉES DE FRANCE À PARIS**

Un an après l'instauration de l'autonomie de la Syrie et du Liban, la France créa à Beyrouth l'Institut français d'archéologie dont Henri Seyrig fut, de 1946 à 1967 le premier directeur<sup>11</sup>. Les conditions de travail à l'Institut étaient exceptionnelles. Comme il n'existait à Beyrouth aucune école ou institut étranger, la bibliothèque de l'Institut français d'archéologie représentait l'unique centre de recherche et de rencontre des chercheurs de toutes nationalités travaillant au Liban, en Syrie, en Jordanie et même en Iraq. Les pensionnaires de l'Institut avaient la chance de faire connaissance avec le « who's who » de l'archéologie proche-orientale. De même que l'École française d'Athènes, l'Institut français d'archéologie de Beyrouth proposait également à de jeunes chercheurs non-français des places de pensionnaire étranger — Denis van Berchem et moi-même avons profité de cette hospitalité extraordinaire<sup>12</sup>.

Fameuses étaient les réceptions que Seyrig donnait à la fin de l'année, non seulement aux pensionnaires, aux architectes et aux autres collaborateurs de l'Institut, mais aussi aux chercheurs et artistes libanais. Dans la lettre du 3 janvier 1963, Seyrig décrit à Denis van Berchem une de ces fêtes :

« Hier nous avons eu notre dîner traditionnel de nouvel-an pour mes pensionnaires et chargés de mission & autres amis. Ns étions vingt, & des plus gais ».

Lorsqu'il quitta définitivement la direction de son Institut, il estima son bilan, dans une lettre du 4 septembre 1966 à Denis van Berchem, comme suit :

« Quand je regarde ce que j'ai fait en 40 ans dans ce pays, je trouve que ma direction des Antiquités, puis la formation de mes pensionnaires ont chance d'avoir plus touché l'utilité publique que mes écrits, peu agréables à moi-même aujourd'hui ».

L'attachement de Seyrig à son Institut était très fort : Dans une lettre du 9 mai 1960, il confia à Denis van Berchem qu'il aurait préféré rester à l'Institut français de Beyrouth au lieu de déménager pour deux ans à Paris, à la tête de la direction des Musées de France. À la suite de la contribution d'Élisabeth Fontan<sup>13</sup>, j'introduis quelques passages de quatre lettres adressées par Henri Seyrig à Denis van Berchem. Dans la lettre citée ci-dessus, Seyrig décrit la situation qui l'a amené à accepter le poste du directeur des Musées de France de la façon suivante :

« Vous ne savez prob' pas encore ce qui m'arrive. On m'a offert il y a quatre mois de devenir directeur des musées de France, & j'ai aussitôt refusé, n'ay' que le désir de terminer ici ma carrière parmi mes recherches & mes élèves, ds un pays que j'aime. A Paris, lors de mon récent séjour, on m'a entrepris de nouveau, & finalement, j'ose le dire, on m'a forcé la main en me représentant la crise où se débattent les musées, & la nécessité où l'on est de trouver un outsider pour la dénouer. J'ai finalement accepté, à l'expresse condition de rester directeur de l'institut de Beyrouth, d'y revenir 2 fois l'an au moins, pour 3 semaines, & de m'y retirer dans un an ½ ou 2 ans, dès que j'aurai mis en place — ou n'aurai pas pu mettre en place — le dispositif que je veux laisser à mon successeur. Voilà donc pratiquem' suspendus les trav<sup>v</sup> qui ont fait ma vie, & qu'il eût été juste de me laisser finir en paix à mon âge (car j'aurai 65 ans en novembre, & mon ami

10. COLLART 1941.

11. Les activités de Seyrig comme directeur de l'Institut français d'archéologie de Beyrouth ont été analysées par Mathilde Gelin : GELIN 2005, p. 287-293, fig. 1-6 ; voir aussi : WILL 1996, p. 7-15 ; GARDIN 1996, p. 27-32 ; WILL 2000, p. 113-116.

12. La liste des pensionnaires français et étrangers : GELIN 2005, p. 304-305.

13. Voir la contribution d'Élisabeth Fontan, dans ce volume.

Aulock m'a dit l'autre jour à Constantinople, avec la franchise allemande : à votre âge, on n'accepte pas de nouveau poste) [...] Et ça me met, je l'avoue, dans un certain désarroi. Je trie mes dossiers, mes livres, pour emporter ceux dont je crois que j'aurai le plus besoin, mais lesquels ? La vue de ma bibliothèque ainsi mise en pièces, celle de ma maison où je dois renoncer à passer un été studieux, le peu de goût que j'ai pour Paris, & l'ennui que m'ont toujours donné les musées ; l'impatience où me mettent les affaires d'administration, voilà certes de quoi me désespérer — Miette voit ces changements d'un œil plus serein, elle aime Paris, elle se rapproche de ns enfnts. Par bonheur, ns n'aurons pas à chercher de logem<sup>t</sup>, car un appartem<sup>t</sup> m'est donné ds le Louvre, regard<sup>t</sup> le pont du Carrousel d'un côté, & de l'autre les Tuileries. Évidemm<sup>t</sup>, comme képi à feuilles de chêne, ça se pose là. Les gens me trouvent chagrin. Mais vous, sans nul doute, me comprenez ».

Une lettre écrite un peu plus d'un mois après celle-là, le 21 juin 1960, reflète la situation après l'arrivée de Seyrig à Paris :

« Je me trouve ici dev<sup>t</sup> une tâche assez incommode, assez compliquée par des questions de personne, mais où j'apporte du moins l'innocence d'un étranger, ce qui me servira dans mes débuts. Je me suis adjoint trois collaborateurs vram<sup>t</sup> capables de me seconder, & les problèmes commencent à prendre une forme à mes yeux. Je ne vois pas pourquoi je ne réussirais pas à en résoudre qqus-uns. Mais ce sera au prix de mes recherches & de mon plaisir de vivre. Je suis toujours à l'hôtel, car mon prédécesseur [Edmond Sidet, directeur des Musées de France de 1957 à 1960] ne se décide pas à évacuer mon appartem<sup>t</sup> ».

Dans la lettre du 4 octobre de l'année suivante, la lueur d'un retour à Beyrouth étincelle :

« La perspective d'un retour plus au moins définitif à Beyrouth & à mes trav<sup>x</sup> semble prendre forme, mais je ne sais pas si le changem<sup>t</sup> auquel je me suis si malheureusem<sup>t</sup> prêté en ven<sup>t</sup> ici n'aura pas coupé les racines de ma vie. Incapable de travailler ici avec suite, je vais bcp au théâtre, & surtt au cinéma ».

La lettre du 14 avril 1962 fait résonner la joie d'un retour immédiat à l'Institut de Beyrouth :

« Délivré hier de mes fonctions, je devrai me rendre à Beyrouth dès les premiers jours de mai sans aucune escale... Je quitte avec un infini soulagem<sup>t</sup> cette maison. Qques heureuses amitiés que j'y ai contractés [*sic*] ne me consolent pas de m'être laissé imposer un poste aussi contraire à mes goûts qu'à mon âge. C'est une faute mal-pardonnable d'accepter comme un devoir un poste pour lequel on sait très bien qu'on n'est pas fait. Par bonheur, j'ai bcp de disposition à détourner mes regards du passé, toujours révolu quel qu'il soit, pour ne m'occuper que du présent, qui à cette heure me sourit ».

### PAUL COLLART ET LA COMMISSION DE L'UNESCO DE 1953 POUR LA SYRIE ET LE LIBAN

Dans sa fonction de directeur de l'Institut français d'archéologie, Seyrig s'engagea une seconde fois en faveur de Collart. À la demande des gouvernements syrien et libanais, l'Unesco créa en 1953 une commission d'experts qui avait pour tâche l'étude de l'état des ruines dans les deux pays. Vu le but de la mission — expertiser les ruines et proposer leur mise en valeur —, la tâche principale revint à Armando Dillon, Surintendant des Monuments Historiques de Palerme. Grâce aux excellents contacts qu'il entretenait avec les directeurs généraux des deux Services des Antiquités, l'Émir Maurice Chéhab à Beyrouth et le Dr Selim Abdul-Hak à Damas, il fut facile à Seyrig de leur proposer, très discrètement, de confier la direction de ladite commission à Collart. Sa lettre du 3 mars 1953 en fournit la preuve :

« Ay<sup>t</sup> suggéré à Chéhab de demander votre venue à la tête de la commission de l'Unesco, cette suggestion a eu plus d'effet encore que je n'en espérais, car j'apprends auj. qu'elle a même été acceptée ! Joie. [...] Est-il besoin de vous dire que mon institut mettra une chambre à votre disposition pend<sup>t</sup> votre séjour à Beyrouth, si vous lui faites l'honneur d'y descendre ».

C'étaient bien les liens athéniens qui avaient incité Seyrig à s'engager pour Collart : « C'est une grande joie pour moi de penser que notre vieille amitié d'Athènes se prolonge mainten<sup>t</sup> sur le domaine syrien », lui écrit-il le 22 juin 1954.

Les résultats des recherches communes furent présentés dans deux fascicules de la série *Musées et Monuments*<sup>14</sup>. Dans l'introduction des deux fascicules, les auteurs se bornent à remercier Seyrig pour les photos aériennes que l'Institut avait mises à leur disposition. Si « le coup de pouce » que Seyrig avait donné pour composer la commission de l'Unesco pouvait à la rigueur être passé sous silence, il est difficile de comprendre pourquoi Collart ne manifesta pas davantage sa reconnaissance lors du projet suivant qui devait encore plus au support et à la libéralité d'Henri Seyrig. Mais avant d'évoquer ce nouveau témoignage de sa générosité envers l'archéologie suisse, il faut expliquer un fait qui pourrait échapper à ceux qui ne connaissent pas les impondérables de la culture helvétique. La Suisse est fière d'être un pays sans passé colonialiste. C'est sans doute la raison pour laquelle une présence culturelle suisse à l'étranger a fait longtemps défaut et dont beaucoup de nos compatriotes ne ressentent toujours pas le moindre besoin. De plus, notre pays n'a pas d'instance administrant la culture au niveau national ; la souveraineté dans le domaine de la culture est auprès des vingt-six cantons, tous également fiers de leurs propres traditions. Ainsi, tout projet culturel ou scientifique visant un objet situé hors des frontières se heurtait-il généralement à de grandes difficultés financières et logistiques. Dans sa publication *L'archéologie suisse dans le monde*, Pierre Ducrey analyse la situation de nos archéologues à l'étranger avec une perspicacité exemplaire<sup>15</sup>. Avant 1954, aucune fouille entièrement suisse à l'étranger n'a vu le jour. C'est en effet en 1952 que fut fondé le Fonds National Suisse de la Recherche, qui devait permettre d'assurer dans le futur les subsides nécessaires pour de telles entreprises.

**PAUL COLLART, DIRECTEUR DE FOUILLES SUISSES  
AU SANCTUAIRE DE BAALSHAMÎN À PALMYRE**

Nous voici à la troisième occasion qui vit Henri Seyrig tendre une perche aux archéologues suisses. Au cours des voyages que fit la commission de l'Unesco en Syrie, Paul Collart était passé plusieurs fois par Palmyre, ville caravanière qu'il connaissait de ses séjours antérieurs. D'après ses propres lignes publiées dans l'introduction du premier volume de la série *Le sanctuaire de Baalshamîn à Palmyre*, ce fut uniquement grâce à sa collaboration au sein de la commission de l'Unesco qu'il put présenter aux Syriens sa requête pour l'obtention d'un permis de fouilles :

« Le projet d'une exploration archéologique suisse naquit à l'occasion d'une mission d'enquête organisée par l'Unesco en 1953, à la demande du gouvernement syrien. L'empressement avec lequel il fut accueilli, en Syrie par le directeur général des Antiquités, Dr Selim Abdul-Hak, qui voulut bien lui assurer l'agrément des autorités de son pays, en Suisse par le Fonds national de la recherche scientifique, qui accepta de fournir les moyens nécessaires, en rendit rapidement la réalisation possible »<sup>16</sup>.

Au cours des trois campagnes qui eurent lieu entre 1954 et 1956 et d'une campagne de contrôle en 1966, l'équipe suisse, composée principalement de Christiane Dunant, Luc Boissonas, Rudolf Fellmann et Jacques Vicari et dirigée par Paul Collart, débrya le petit temple de Baalshamîn et les divers cours du sanctuaire (**ill. 2**). Cinq des six volumes de la publication des fouilles parurent peu de temps après la fin des travaux de terrain<sup>17</sup> ; le dernier, destiné à la sculpture, n'est sorti qu'en 2000. Rédiger l'analyse des sculptures dépassait les forces de la septuagénaire Christiane Dunant ; après son décès, son héritier scientifique, Pierre Ducrey, me proposa d'achever le volume par les chapitres interprétatifs<sup>18</sup>.

Les fouilleurs suisses étaient logés dans la belle maison de fouille — l'unique habitat que Seyrig n'avait pas voué à la destruction. Pour prendre l'apéritif, les membres de l'équipe fréquentaient l'hôtel « Zénobie ». Entre les deux guerres, l'ancienne propriétaire de l'hôtel, la mystérieuse, excentrique et

14. COLLART, CHÉHAB & DILLON 1954 ; COLLART, ABDUL-HAK & DILLON 1954.

15. DUCREY 2007.

16. COLLART & VICARI 1969, p. 5.

17. COLLART & VICARI 1969 ; DUNANT 1971 ; FELLMANN 1970 ; FELLMANN & DUNANT 1975.

18. DUNANT & STUCKY 2000.

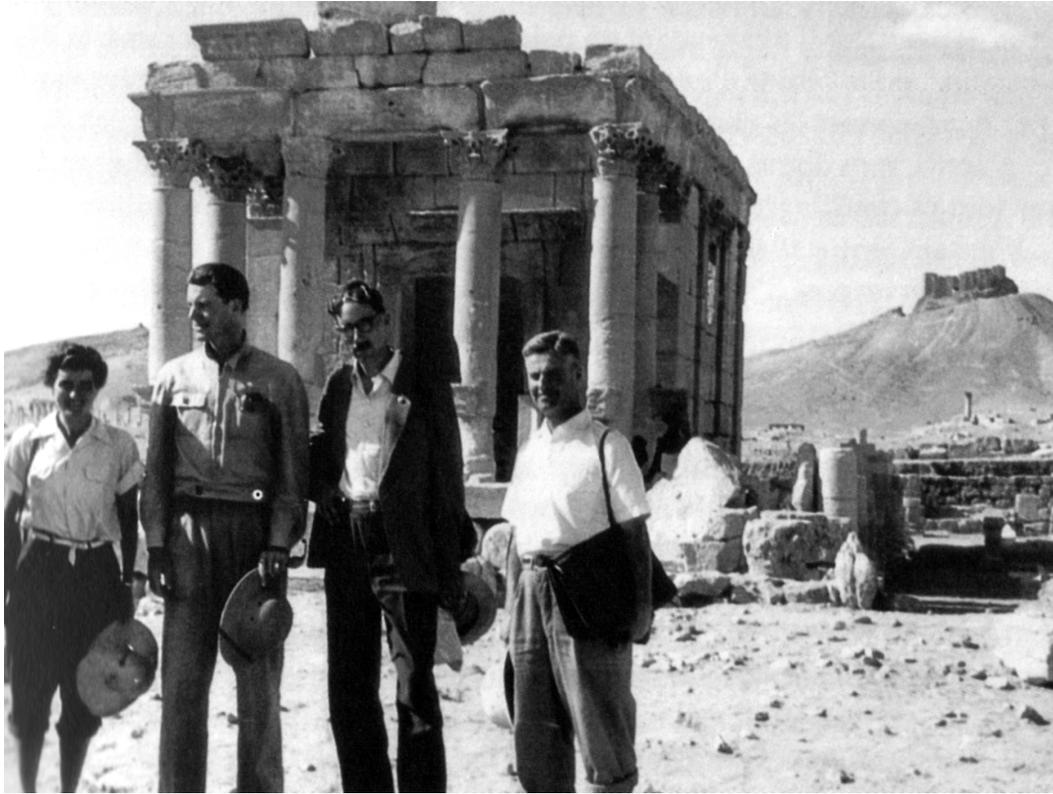


Illustration 2. L'équipe suisse devant le temple de Baalshamîn à Palmyre.  
De gauche à droite : C. Dunant, J. Vicari, R. Fellmann, P. Collart © « Fonds Collart »,  
Université de Lausanne, Institut d'archéologie et d'histoire ancienne.

extravagante Comtesse Marga d'Andurain (1893-1948)<sup>19</sup>, avait non seulement fait battre le cœur des militaires mais aussi celui des archéologues français en poste à Palmyre.

Mais revenons à la fouille suisse. Dans l'introduction du premier volume, paru en 1969, Collart ne mentionne le nom de Seyrig qu'à trois reprises et toujours dans des contextes marginaux : il le remercie pour les conseils précieux, pour l'hospitalité à l'Institut et pour avoir « accepté obligeamment de lire notre manuscrit » publié dans la série *Bibliotheca Helvetica Romana* de l'Institut Suisse de Rome, dont Collart était devenu directeur en 1963.

Alors que la correspondance entre Seyrig et Collart a partiellement disparu, une lettre du 23 décembre 1953, adressée par le premier à Denis van Berchem, fournit la preuve d'une intervention personnelle et directe de Seyrig en faveur du projet de fouille suisse à Palmyre. Van Berchem lui avait probablement raconté les rumeurs et secrets palmyréniens que Collart faisait circuler à l'Université de Genève ; Seyrig lui répondit sèchement :

« Qu'est-ce que c'est que ces petits secrets de Collart ? Ici tt le monde connaît sa demande de concession, que Sélim [*scil.* Abdul-Hak] répand à la trompette. C'est moi qui lui ai conseillé le temple de Baalshamîn, parce que les fouilles auj. m'ennuient, & lui ai dit que je lui en cétais la priorité, droit du reste assez vague. Aucun mystère ! ».

Sans la générosité exceptionnelle de Seyrig, dont il était d'ailleurs coutumier, cette première fouille suisse en Syrie n'aurait jamais pu avoir lieu. Je regrette que les milieux scientifiques de mon pays lui aient si peu témoigné la reconnaissance qu'ils lui devaient.

19. Parmi les publications sur la vie et la mort du personnage extraordinaire de Marga d'Andurain, je ne citerai que TAILLAC 1999.

**MARGUERITE VAN BERCHEM**  
**ET LE PROJET DE PUBLICATION DES MOSAÏQUES D'ANTIOCHE SUR L'ORONTE**

Les efforts d'Henri Seyrig pour des Suisses — et des Suissesses — n'étaient pas tous couronnés du même succès. En tant que directeur du Service des Antiquités, il avait essayé de convaincre les fouilleurs américains d'Antioche sur l'Oronte de confier la publication des mosaïques à Marguerite van Berchem, co-auteur des publications des mosaïques omeyyades à Damas et à Jérusalem — mais cette fois-ci, Seyrig échoua. Dans une lettre du 13 mai 1936, il lui écrit :

« J'ai comme vous l'impression que les fouilleurs d'Antioche veulent se réserver la publication des mosaïques. J'avais espéré qu'ils feraient appel à vous pour cela, & ils en avaient un peu parlé, mais il n'en a plus été question. Ce qu'ils ont écrit sur la mosaïque du jugem<sup>t</sup> de Paris & sur celle de Yakto est si mauvais ; leur incapacité, non seulem<sup>t</sup> de résoudre les problèmes mais même de les apercevoir, est si manifeste, que je n'augure rien de bon de cette autonomie. Mais il faut voir, & leur faire crédit »<sup>20</sup>.

**HENRI SEYRIG — MES SOUVENIRS PERSONNELS**

Même si le « moi » est haïssable dans le discours académique — pour reprendre une formule d'Ernest Will<sup>21</sup> —, je rappelle brièvement mes relations personnelles avec Henri Seyrig. Mes premiers contacts remontent aux années 1965 et 1966, lorsque, jeune étudiant en route pour les fouilles de la Délégation archéologique française à Ai Khanum en Afghanistan, j'ai été hôte de l'Institut. Une promenade à travers les ruines de Baalbek guidée par Seyrig, suivie d'un dîner au bord du Nahr el-Bardouni à Zahlé, avec Joan et Paul Bernard, Philippe Gouin et Pierre de Miroschedji, restera à tout jamais gravée dans ma mémoire. En 1966, le voyage en Afghanistan fut également notre voyage de noces. J'apportai à Seyrig le catalogue de l'exposition genevoise Trésors de l'Ancien Iran à laquelle j'avais collaboré. Quelques jours plus tard, il m'invita à monter dans son bureau, me montra la planche avec un fragment de relief et corrigea la provenance erronée de « Hatra » par celle de « Palmyre »<sup>22</sup>. La réaction de Seyrig était exemplaire de ses relations scientifiques avec des chercheurs même débutants. Il nous prenait au sérieux et nous traitait sur un pied d'égalité, ce qui exigeait de notre part une volonté de donner toujours le meilleur — tout en sachant qu'on n'arriverait jamais à atteindre son niveau intellectuel et scientifique.

Plus tard, le séjour de pensionnaire étranger que j'y fis de 1970 à 1972, alors que mon ancien professeur strasbourgeois Daniel Schlumberger en assurait la direction, m'a permis de renouer contact avec Henri Seyrig, car celui-ci revenait chaque année une ou deux fois à l'Institut. Il y recevait ses amis libanais et y était consulté par les marchands d'antiquités qui lui présentaient leurs trésors, situation qui me rappelait parfois la visite des rois mages à la Sainte Famille. Je n'oublierai jamais sa réaction devant un objet dont l'authenticité lui paraissait douteuse : « bizarre » disait-il seulement et ce commentaire succinct exprimait tout.

Une de mes découvertes chez un antiquaire de Beyrouth se trouve être un fragment de relief en basalte qui représentait une tête masculine coiffée d'un *pilos* richement décoré. J'en ai perdu la trace et je crains qu'il n'ait été détruit pendant la guerre civile. Il portait une inscription grecque de dix lignes en deux distiques élégiaques, qui fournissait les noms du dédicant, Achaïos, et du personnage représenté, Alexandros, avec la mention de sa fonction de grand-prêtre. Il m'a fallu un certain temps pour comprendre que ce fragment représentait la partie supérieure d'une stèle qu'Henri Seyrig et Paul Perdrizet avaient découverte en 1924 à Hiéropolis-Membij. En publiant le corps richement vêtu qui figurait sur celle-ci, Seyrig avait identifié le vêtement et les ornements du grand-prêtre du sanctuaire

20. Les deux volumes concernant les mosaïques des fouilles américaines d'Antioche sur l'Oronte furent publiés par Doro Levi : LEVI 1947.

21. WILL 1996, p. 11.

22. *Trésors de l'Ancien Iran* 1966, p. 123 n° 699 pl. 68.

d'Atargatis de Bambycé<sup>23</sup>. La partie manquante venait non seulement compléter l'image, mais apportait aussi la preuve textuelle de cette identification<sup>24</sup>. Tout en sachant que la compétence des archéologues de tradition germanique résidait plus dans les analyses iconographique et stylistique que dans la connaissance approfondie de l'épigraphie grecque, Seyrig ne cessa de me soutenir lorsqu'il s'est agi de préparer la publication du relief et de l'inscription. Apparaître comme co-auteur était pour lui tout à fait exclu. Dans son optique, c'était moi l'auteur de la découverte et lui n'avait fait que m'éclairer sur quelques détails épigraphiques.

Seyrig savait faire résonner les « cordes humaines » les plus variées. À une lettre dans laquelle je lui avais exprimé ma tristesse lors de la mort subite de Daniel Schlumberger, il me répondit :

« Il est mort comme il le souhaitait — dans son sommeil, sans souffrir. Espérons finir comme lui »<sup>25</sup>.

Cette carte postale m'est parvenue à Athènes le jour même où était annoncée à l'École française la triste nouvelle du décès d'Henri Seyrig.

#### HENRI SEYRIG ET LES DEUX NUMISMATES SUISSES LUCIEN NAVILLE ET HERBERT A. CAHN

Dans la nécrologie publiée dans la *Revue Suisse de Numismatique*, Georges Le Rider fit revivre la relation amicale entre Henri Seyrig et Lucien Naville<sup>26</sup>, cousin germain d'Hermine Seyrig, directeur et propriétaire d'une des grandes agences de presse en Suisse romande et éminent numismate. Dans une lettre de Seyrig, adressée le 18 mai 1956 à Denis van Berchem, j'ai trouvé le passage suivant :

« La mort de Lucien Naville m'a jeté ds le trouble que vous imaginez. C'est vrain<sup>t</sup> un concours extraordinaire qui nous avait réunis, dans une intime communauté de recherches où sa générosité était totale. Il me serait impossible de faire le compte de ce que je lui dois, & sa disparition ne me touche pas seule<sup>m</sup> ds l'amitié profonde que j'avais formée pour lui, mais me laisse assez désociété [*sic*] ds mes recherches. J'ai été stupéfait de constater l'autre jour, en classant les lettres qui me restent de lui, que notre amitié intime n'aura duré que 4 ans : elle était devenue une partie de ma vie ».

Les liens d'Henri Seyrig avec Herbert Cahn étaient ceux de deux numismates, en même temps que ceux d'un marchand avec son client ; Seyrig achetait à Cahn des monnaies, des vases ou des intailles, mais il lui confiait aussi les objets qui ne l'intéressaient plus. Pour la préparation de l'article *Pergé*, publié par Seyrig dans la *Revue numismatique*<sup>27</sup>, les archives de Herbert Cahn contiennent une abondante documentation de lettres et de commentaires, de photos et de listes des monnaies que les deux numismates avaient échangés.

Vu les richesses de la Bibliothèque nationale, c'est la correspondance concernant une intaille avec le portrait de Tibère, accompagné d'une inscription pehlevi, qui intéressera dans ce cadre probablement le plus<sup>28</sup>. Dans une lettre du 17 juin 1968, Herbert Cahn informe son compagnon Peter Strauss du vif intérêt que Seyrig a manifesté en découvrant la gemme :

23. SEYRIG 1939, p. 183-188 pl. 16 (= SEYRIG 1946, p. 15-20). Le relief est documenté à la p. 78 du carnet de 1924 des archives Paul Perdrizet, déposées à la bibliothèque de l'Université de Lorraine à Nancy, dans le carton XIX « Voyages en Syrie ». Voir la contribution de Samuel Provost dans ce volume. Dans les carnets de voyage d'Henri Seyrig, conservés à Neuchâtel, le relief monumental n'a pas laissé de trace (KNOEPFLER 1996, p. 285-309). Seyrig mentionna le relief deux fois dans sa correspondance : sur une des cartes postales qu'il adressa le 24 octobre 1924 à sa mère et qui se trouve dans les Archives Seyrig et dans une lettre qu'il adressa le 25 février 1930 à Franz Cumont : voir la contribution de Corinne Bonnet dans ce volume, lettre 21.

24. STUCKY 1976, p. 127-140 pl. 5.

25. Cette attitude vis-à-vis de la mort se manifeste dans plusieurs lettres de Seyrig — ainsi dans une datée du 10 mai 1954, adressée à Denis van Berchem, dans laquelle il regrette la mort d'une tante commune à Hermine Seyrig et à Denis van Berchem : « Je suis bien heureux pour elle, qu'elle se soit éteinte sans souffrance, c'est un grand privilège ».

26. LE RIDER 1973, p. 170.

27. SEYRIG 1963, p. 38-51 (= SEYRIG 1986, p. 42-55).

28. SEYRIG 1968, p. 175-178 (= SEYRIG 1986, p. 481-484) ; voir la contribution de Mathilde Avisseau-Broustet dans ce volume, **ill. 6**. La gemme est entrée en décembre 1972 au Cabinet des Médailles de Paris et porte le numéro d'inventaire « Seyrig 1973.1.516 » ; je dois ces informations précieuses à M. Avisseau-Broustet.

« Seyrig sah hier die Tiberius-Gemme mit der Pehlevi-Inschrift ; ist scharf darauf und bittet um den Preis [...] Für die Tiberiusgemme nannte ich ihm einen unverbindlichen Richtpreis von Fr. 8000.--. Ist das zu wenig? ».

Au courant de ce passage à Bâle, Cahn lui vend un scaraboïde avec une inscription phénicienne dont je n'ai pas pu retrouver la trace :

« Ich verkauft [sic] ihm auch einen Skaraboid mit einer phönikischen Inschrift, der bei Ihnen [scil. Peter Strauss] auf einer Lade lag, für Fr. 800.--. Wissen Sie, wo er her kommt? ».

Par le même document, Cahn informe Strauss d'un certain mécontentement de la part de Seyrig :

« Nochmals Seyrig: hat ziemlich gemeckert, wir würden seine Münzen einfach herum liegen lassen und sie nie anbieten. Hat auch einiges zurückgezogen und gekauft. Ich sagte ihm, wir könnten ihm doch einmal ein Gesamtangebot für alle seine bei uns liegenden Münzen machen. Davon wollte er aber auch nichts wissen. Sein Geld braucht er vorläufig nicht ».

Une anecdote caractérise de façon exemplaire la personnalité d'Henri Seyrig, avec sa fine et aimable ironie, d'ailleurs souvent dirigée à son encontre. En novembre 1962, Herbert Cahn avait publié dans un journal bâlois<sup>29</sup> une notice intitulée *Vom Umgang mit Antiken* — « Fréquenter des antiquités ». Cahn y analysait les collections récemment constituées, principalement aux États-Unis, qui se distinguaient clairement de celles du « *Bildungsbürgertum* », de la bourgeoisie cultivée et aisée européenne. Ces nouvelles collections, selon lui, étaient caractérisées par un rassemblement d'antiquités classiques, préhistoriques et proche-orientales, avec de la peinture contemporaine ou encore avec des objets provenant d'Afrique et d'Océanie. Il constatait avec stupéfaction que ces nouveaux amateurs et collectionneurs ne possédaient même pas les bases d'une culture classique ; les noms d'Homère et de Platon, de Phidias et de Praxitèle leur étaient tout simplement inconnus.

Seyrig, à qui il avait envoyé un exemplaire de la réimpression illustrée de la notice, lui répondit le 12 janvier de l'année suivante (ill. 3) :

« J'ai reçu & lu avec un plaisir particulier votre notice *Vom Umgang mit Antiken*. Vos considérations m'ont autant plu qu'elles m'ont distrait & le portrait de Freud m'a vivem' intéressé. J'ai même eu l'amusement d'encadrer mes propres petites manies de collectionneur dans votre classification » (ill. 4-5).

Puis, Seyrig continue en allemand — en citant littéralement Herbert Cahn :

« Am Plafond etliche zartfingrige Mobile von Calder, --- an den Wänden verschiedene eisig-strenge Kompositionen moderner Maler, --- in der Vitrine ein schön erhaltenes marmornes Inselidol, --- moderne Werke der Negerkunst, solche aus dem Nahen Osten --- etc. – Zeitgeschmack? jawohl, wie könnt es anders sein? – Frei von Bildung? nochmals jawohl, oder wenigstens: Bildung vergessen. – Ich hoffe, Sie verzeihen mir das französische Taquinieren [...] Der ganze Aufsatz gefällt mir ganz ungemain ».

L'ironie du collectionneur se transforma aussitôt dans l'intérêt de l'archéologue et du connaisseur d'objets car Seyrig continue :

« L'image de la p. 5 m'a particulièrement intrigué. J'y aperçois dans la vitrine de gauche une de ces idoles libanaises du 2e millénaire que j'ai identifiées jadis (Syria 1953, je vous en ai alors envoyé un tirage<sup>30</sup>), et dont j'ai essayé de donner une liste complète. Puis-je savoir à qui appartient cet exemplaire, que prob' je n'ai pas connu ? ».

29. CAHN 1962 (= CAHN 1975, p. 52-60).

30. SEYRIG 1953, p. 24-50 (= SEYRIG 1958, p. 60-86).

INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE  
BEYROUTH, LIBAN

BOITE POSTALE 1424

TÉLÉGR. : INFAR BEYROUTH

le 12 janvier 1963

Cher ami,

j'ai regaré & lu avec un plaisir particulier votre notice  
Vom Umgang mit Antiken. Vos considérations m'ont au-  
tant plu qu'elles m'ont étonné, & le portrait de Freud  
m'a vivement intéressé. J'ai même eu l'amusement d'en-  
cadrer mes propres petits manuscrits de collectionnement sans titre  
classificatif. "Am Mafrad etliche zaatfingige Mobile im  
Cahen, — — — an den Wänden verschiedener eisig-strenger  
Kompositionen moderner Maler, — — — in der Vitrine  
ein schön erhaltenes marmornes Inkludol, — — — moderne  
Werke der Nejekunst, solche aus dem Nahen Osten", —

INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE  
BEYROUTH, LIBAN

BOITE POSTALE 1424

TÉLÉGR. : INFAR BEYROUTH

etc. — "Zeitgeschmack"? jamaahl, wie könnt es anders  
sein? "Frei im Bildung"? nochmals jamaahl, oder we-  
nigstens: Bildung veyegen. — Ich hoffe, Sie werden  
mir die französische Taqimierenen ..... der ganze Aufsatz  
gefällt mir ganz ungenheim.

L'image de la p. 5 m'a particulièrement intrigué. J'y  
aperçois dans la ribine & gauche une de ces idoles libanaises  
du 2<sup>e</sup> millénaire que j'ai identifiées jadis (Syria 1953, p. 105)  
ou ai alors envoyé au tirage, et dont j'ai essayé de donner  
une liste complète. Puis-je savoir à qui appartient cet ex-  
emplaire, que je n'ai pas connu?

Bonne année à moi & à Madame Cahn. Je reste

Vostra cordialement dévoué

Henri Seyrig

Illustration 3. Lettre du 12 janvier 1963 adressée par Henri Seyrig à Herbert A. Cahn, feuilles 1 et 2 © Coll. Jean D. Cahn, Bâle.



Illustration 4. Henri Seyrig assis dans le grand hall de l'Institut français d'archéologie à Beyrouth, vers 1965 © Agnès Schlumberger, coll. R. A. Stucky, Bâle.



Illustration 5. Hermine et Henri Seyrig assis dans le grand hall de l'Institut français d'archéologie à Beyrouth, vers 1965 © Agnès Schlumberger, coll. R. A. Stucky, Bâle.

## CONCLUSION

Henri Seyrig a mis toute son énergie à promouvoir l'archéologie suisse en Syrie et au Liban. Sans son aide répétée, son soutien inconditionnel et son extrême générosité, jamais nous n'aurions pu prendre pied aussi aisément dans les pays du Proche-Orient.

L'ouverture aux sciences de l'antiquité dites « classiques » dans le domaine de l'archéologie proche-orientale représente un des efforts majeurs et une des réussites essentielles dans la carrière d'Henri Seyrig. Un autre « Athénien », Joseph Chamonard, l'avait précédé en 1920 à la direction des Antiquités et des Beaux-Arts, mais son séjour syrien de huit mois seulement fut trop bref pour laisser des traces substantielles ; comme l'affirme Mathilde Gelin <sup>31</sup> : « Chamonard a cependant posé les bases de cette organisation [*scil.* du Service des Antiquités] qu'il reste à confirmer et enrichir », ce qui fut la tâche de son successeur immédiat, l'assyriologue Charles Virolleaud.

Jusqu'à l'arrivée de Seyrig à Beyrouth en 1929, les chercheurs provenaient presque exclusivement du camp des préhistoriens ou de celui des orientalistes, spécialisés soit dans les civilisations de l'Ancien Orient préhellénistique, soit dans la Bible, ou encore dans les époques de Mohammed et de ses successeurs. Un coup d'œil sur les tables des matières des volumes de *Syria* avant et après 1929, année de l'entrée de Seyrig à la Direction du Service des Antiquités, met en évidence la variété des thèmes traités. Les études de Seyrig, de ses collaborateurs et, à partir de 1947, aussi de ses pensionnaires ont rempli les lacunes de nos connaissances entre la chute de l'empire achéménide et l'arrivée de l'Islam. Il revient donc à Seyrig d'avoir ouvert les portes orientales aux « classicisants ». Le passage dans une lettre de Seyrig adressée le 2 juin 1964 à Marguerite van Berchem m'autorise à employer cette expression à première vue peut-être trop hellénocentrique. Il décrit ses impressions d'un voyage à Angkor :

« Mais je suis trop Athénien, & depuis trop longtemps. Cette architecture chargée, ce décor indéfiniment répétitif, me lassent. Quel soulagement c'était, quand par hasard ma pensée se reportait vers le Parthénon ! Est-ce un hasard si cet art de la Grèce qui me plaît est aussi celui d'un âge où la pensée était libre, alors que l'art d'Angkor, comme celui de Versailles, de Persépolis, de Baalbek, sue l'ennui de la monarchie & de ses conventions ? ».

31. GELIN 2002, p. 35.

## BIBLIOGRAPHIE

- AIBL  
1996 *Célébration du cinquantenaire de l'Institut français d'archéologie du Proche-Orient*, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, séance du vendredi 18 octobre 1996, Paris.
- BIELMANN (A.)  
1987 *Histoire de l'histoire ancienne et de l'archéologie à l'Université de Lausanne 1537-1987*, Lausanne, Université de Lausanne.
- CAHN (H. A.)  
1962 « Vom Umgang mit Antiken », *National-Zeitung Basel*, 20 novembre.
- CAHN (H. A.)  
1975 *Kleine Schriften zur Münzkunde und Archäologie*, Bâle, Archäologischer Verlag Basel.
- COLLART (P.)  
1937 *Philippes, ville de Macédoine depuis ses origines jusqu'à la fin de l'époque romaine* (Travaux et Mémoires publ. par les professeurs de l'Institut supérieur d'études françaises et les membres étrangers de l'École française d'Athènes 5), Paris, De Boccard.
- COLLART (P.)  
1941 « Visite du camp d'internés civils allemands au Liban », *Revue internationale de la Croix-Rouge, Bulletin international des sociétés de la Croix-Rouge* 71, Genève, Comité international de la Croix-Rouge, p. 543-547.
- COLLART (P.), CHÉHAB (M.) & DILLON (A.)  
1954 *Liban. Aménagement de la ville de Tripoli et du site de Baalbek. Rapport de la mission envoyé par l'Unesco en 1953* (Musées et Monuments 6), Paris, Unesco.
- COLLART (P.), ABDUL-HAK (S.) & DILLON (A.)  
1954 *Syrie. Problèmes de conservation et de mise en valeur des sites et monuments. Rapport de la mission envoyé par l'Unesco en 1953* (Musées et Monuments 7), Paris, Unesco.
- COLLART (P.) & COUPEL (P.)  
1951 *L'autel monumental de Baalbek* (BAH 52), Paris, P. Geuthner.
- COLLART (P.) & COUPEL (P.)  
1977 *Le petit autel de Baalbek* (BAH 98), Paris, P. Geuthner.
- COLLART (P.) & VICARI (J.)  
1969 *Topographie et architecture, Le sanctuaire de Baalshamin à Palmyre* 1-2 (BHR 10,1-2), Rome, Institut suisse de Rome.
- 1-2 (BHR 10,1-2), Rome, Institut suisse de Rome.
- DUCREY (P.)  
1976 « Préface », P. DUCREY (éd.), *Mélanges d'histoire ancienne et d'archéologie offerts à Paul Collart* (Cahiers d'archéologie romande 5), Lausanne, Bibliothèque historique vaudoise, p. 7-8.
- DUCREY (P.)  
2007 *L'archéologie suisse dans le monde* (Le savoir suisse 43), Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes.
- DUNANT (Ch.)  
1971 *Les inscriptions, Le sanctuaire de Baalshamin à Palmyre* 3 (BHR 10,3), Rome, Institut suisse de Rome.
- DUNANT (Ch.) & STUCKY (R. A.)  
2000 *Skulpturen/sculptures, Le sanctuaire de Baalshamin à Palmyre* 4 (BHR 10,4), Rome, Institut suisse de Rome.
- FELLMANN (R.)  
1970 *Die Grabanlage, Le sanctuaire de Baalshamin à Palmyre* 5 (BHR 10,5), Rome, Institut suisse de Rome.
- FELLMANN (R.) & DUNANT (Ch.)  
1975 *Kleinfunde / objets divers, Le sanctuaire de Baalshamin à Palmyre* 6 (BHR 10,6), Rome, Institut suisse de Rome.
- GARDIN (J.-C.)  
1996 « Une archéologie moderne : les initiatives d'Henri Seyrig », *AIBL* 1996, p. 27-32.
- GELIN (M.)  
2002 *L'archéologie en Syrie et au Liban à l'époque du Mandat (1919-1946). Histoire & organisation*, Paris, P. Geuthner.
- GELIN (M.)  
2005 « L'Institut français d'archéologie de Beyrouth 1946-1977 », *Syria* 82, p. 279-329.
- GRAN-AYMERICH (È.)  
1998 *Naissance de l'archéologie moderne 1798-1947*, Paris, CNRS Éditions.
- KNOEPFLER (D.)  
1996 « De la Grèce au Proche-Orient avec Henri Seyrig : un Athénien atypique au tournant de sa carrière (1922-1929) », *BCH* 120, p. 285-309.
- LE RIDER (G.)  
1973 « Henri Seyrig 1895-1973 », *SNR* 52, p. 169-171.

- LEVI (D.)  
1947 *Antioch mosaic pavements*, Princeton, Princeton University Press.
- SEYRIG (H.)  
1937 « Heliopolitana », *BMB* 1, p. 77-100.
- SEYRIG (H.)  
1939 « Stèle d'un grand-prêtre de Hiéropolis », *Syria* 20, p. 183-188, pl. 16.
- SEYRIG (H.)  
1946 *Antiquités Syriennes* III, Paris, P. Geuthner.
- SEYRIG (H.)  
1953 « Statuettes trouvées dans les montagnes du Liban », *Syria* 30, p. 24-50.
- SEYRIG (H.)  
1958 *Antiquités Syriennes* V, Paris, P. Geuthner.
- SEYRIG (H.)  
1963 « Monnaies hellénistiques 8. Pergé », *RN*, p. 38-51.
- SEYRIG (H.)  
1968 « Un portrait de Tibère », *RN*, p. 175-178.
- SEYRIG (H.)  
1985 *Scripta varia* (BAH 125), Paris, P. Geuthner.
- SEYRIG (H.)  
1986 *Scripta numismatica* (BAH 126), Paris, P. Geuthner.
- STUCKY (R. A.)  
1976 « Prêtres syriens II. Hiéropolis », *Syria* 53, p. 127-140, pl. 5.
- STUCKY (R. A.)  
2008 « Henri Seyrig - Engagierter Archäologe und Verwalter des Antikendienstes während der Mandatszeit », C. TRÜMPLER (éd.), *Das Grosse Spiel. Archäologie und Politik zur Zeit des Kolonialismus (1860-1940)*, *Begleitbuch zur Ausstellung im Ruhr Museum Essen*, Cologne, DuMont, p. 504-511.
- TAILLAC (M.-C. de)  
1999 *Marga, Comtesse de Palmyre*, Paris, Belfond.
- Trésors de l'Ancien Iran*  
1966 Exposition, Musée Rath, Genève.
- VAN ESS (M.) *et al.*  
1999 *Baalbek. Im Bann römischer Monumentalarchitektur*, Mayence, Ph. von Zabern.
- WILL (E.)  
1996 « Cinquante ans d'histoire : de l'Institut français d'archéologie de Beyrouth à l'Institut français d'archéologie du Proche-Orient », *AIBL* 1996, p. 7-15.
- WILL (E.)  
2000 « Les "Athéniens" en Syrie, au Liban et en Jordanie », R. ÉTIENNE (éd.), *Les politiques de l'archéologie du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle à l'orée du XXI<sup>e</sup>. Colloque organisé par l'École française d'Athènes à l'occasion de la célébration du 150<sup>e</sup> anniversaire de sa fondation (Champs helléniques modernes et contemporains 2)*, Paris, De Boccard, p. 113-119.

